

La Voix des Sirènes suit le label Akuphone depuis quelques années. De ce que l'on en connaît et de ce que l'on constate à première vue sur son catalogue, on trouve un éclectisme géographique et culturel qui nous plaît bien.



AKUPHONE : À L'AFFÛT DU MONDE

un entretien avec Fabrice Géry

propos recueillis par Yann Le Daré

La voix des sirènes : Comment a commencé l'aventure Akuphone ?

Fabrice Géry (aka Cheb Gero) : J'ai été longtemps disquaire. En fait, j'étais collectionneur et puis disquaire, employé dans une boutique de



vinyles à Paris. C'est là où je me suis ouvert à tous types de musique. On faisait aussi un peu d'édition avec la boutique. J'ai donc commencé comme ça. J'ai lancé l'affaire en 2015 mais j'avais pas mal bossé en amont. Les références ne sont pas arrivées comme ça aussi rapidement, «*par magie*». Et puis, j'étais déjà en contact avec les réseaux de distribution, les boutiques, etc... Du fait de mon boulot. Je n'y suis pas allé complètement à l'aveugle.

LVDS : Combien de disques ou d'œuvres as-tu dans ton catalogue aujourd'hui ?

FG : A peu près 35 références, si on compte tout, en incluant les deux-trois sorties qui n'ont été faites qu'en K7 ou qu'en digital.

Je suis vraiment axé sur la réédition. A la base, mon travail, c'est vraiment de l'archivage, de la recherche de choses qu'on n'a pas trop l'habitude d'entendre.

J'avais aussi l'idée de produire des groupes récents, des groupes actuels qui pouvaient coller avec mon identité. Mais j'ai été un peu débordé par cet aspect, à vrai dire. Parce qu'au fur et à mesure, on m'a proposé – et on me propose de plus en plus – des projets qui sont vraiment intéressants. Et c'est vrai qu'il est beaucoup plus rapide de sortir ce type de disques.

Le boulot de réédition, c'est vraiment ce qu'il y a de plus long. Ça demande pas mal d'investissement. Par exemple, pour la compilation sur le Sri Lanka¹, j'ai travaillé deux ou trois ans. Bien sûr pas tous les jours, mais c'est vraiment un travail de très longue haleine.

En gros, les éditions d'albums de groupes actuels me laissent du temps pour travailler sur des projets de fond. Je continue ainsi à sortir des disques et les références peuvent s'enchaîner assez régulièrement.

LVDS : Ton site internet est très bien fait, qui tu es, avec qui tu bosses. Les étiquettes sont toujours des sortes de piège, des raccourcis impératifs : qu'est-ce que tu entends par «*musique internationale pop & folk*», «*rare global pop folk music*» ? C'est une sorte de mix que tu as trouvé pour dire : «*voilà, c'est hyper générique. Prenez ce que vous voulez dedans*» ?

FG : C'est un peu ça, en fait... Comment dire ? le texte qui présentait le label a été assez compliqué à mettre en place parce que, effectivement, je voulais amener quelque chose où tout était possible. J'ai trouvé dans cette expression quelque chose qui essaye de rassembler toutes les musiques. J'identifie trois grandes familles : la musique populaire ; la musique plus savante ; et la musique qui touche aux traditions, aux rituels. J'ai essayé de fragmenter ça de cette manière-là. J'avais vraiment dans l'idée une approche très globale et je voulais mettre sur un même plan ces différents registres musicaux : qu'il puisse y avoir de la pop comme de la musique très traditionnelle. La musique dite savante, comme les musiques classiques de tous pays, et le registre populaire. J'essaye de mettre ça au même niveau et, potentiellement, cela a la

¹ AKU1003 – Sri Lanka : the Golden Era of Sinhalese & Tamil folk-pop music



même valeur, finalement. L'idée était de pouvoir toucher à tout.

LVDS : Ton projet éditorial définit 4 axes : le *global*, le *rituel*, le *politique* et l'*actuel*. Tu viens d'évoquer la dimension globale. Pour le rituel, on comprend que tu édites des œuvres présentant des musiques rituelles traditionnelles, de façon très ouverte. Peux-tu nous parler de la dimension politique et de la dimension actuelle ?

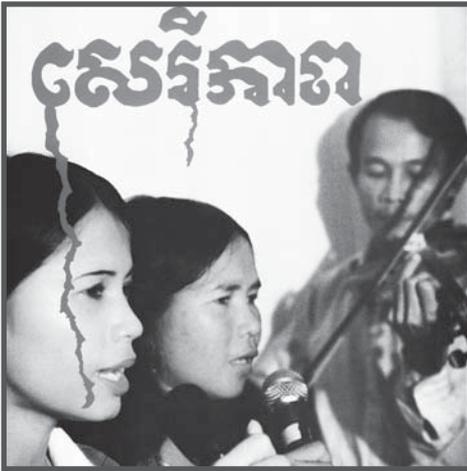
FG : Il me semble vraiment très important de remettre ces différentes musiques dans leur contexte historique et politique, de les resituer dans leurs conditions sociales et culturelles d'apparition pour bien les comprendre, afin d'avoir plus de pistes pour les apprécier.

Bien sûr je pars de quelque chose de léger : je m'intéresse à la musique au premier degré. Mais après, connaître le contexte permet de comprendre ce qui se joue, sur le fond. Il y a énormément de musiques liées à des mouvements sociaux historiques, politiques. Il était important de les souligner.

Au-delà de ça, je collectionne et j'archive énormément de disques politiques. J'ai en projet une exposition de disques sur ce sujet-là. Ça peut toucher l'écologie, le féminisme, les droits civiques, le panafricanisme, les mouvements sociaux... Tous les mouvements de lutte dont les idées ont été partagées par le biais du vinyle.

Le projet du label a été défini dès le début. Je savais où j'allais. C'est vrai qu'il a ensuite évolué selon les opportunités et les rencontres. Mais il y a bien un ou deux disques du catalogue

qui sont clairement des disques, des objets, des documents politiques, comme le disque *Cambodian Liberation Song*². Celui-ci, c'est un disque politique, concrètement. Bien sûr, il est arrangé en pop et c'est aussi pour ça qu'il est intéressant d'en faire une réédition : tous ces disques politiques ont un intérêt en tant qu'œuvres musicales. En tout cas, il me paraît très important d'apporter cette dimension au label.



LVDS : Et sur la notion d'actualité, tu évoques un trait d'union : comment réussir à intégrer ce qui vient de l'ailleurs, ce qui vient du passé, dans notre quotidien.

FG : C'est un peu cela. Faire le pont avec des artistes actuels originaires d'autres pays, qui s'inspirent de musiques différentes ou plus anciennes. Je pense que cela complète l'offre. C'est super intéressant d'être dans ce type de défrichage. Et il est très excitant de travailler avec des artistes qui sont en vie (rires) parce que bon... J'ai l'habitude d'être beaucoup dans la recherche de droits, de travailler sur des artistes qui ne sont plus là. C'est quand même pas mal d'avoir des rapports avec les gens et de faire travailler ceux qui sont là !

LVDS : L'underground, le milieu alternatif nous paraissent fondamentaux. Nous faisons partie

² AKU1004 – Banteay Ampil Band – Cambodian Liberation Song

de cet environnement culturel et politique – toi aussi, on l'imagine – mais quand on t'écoute, on pense *général, universalisme, diffusion élargie*. On est dans l'échange constant. On n'est donc pas que dans la marge.

FG : Pour moi, l'idée est de rendre l'underground moins underground et de rendre le mainstream un peu plus virulent. Je n'ai pas du tout dans l'idée de rester dans une niche. J'aimerais justement éclater les niches. Après, je sais que cela s'adresse à un public de connaisseurs. Mais certains des disques sont accessibles à tous, réellement. J'essaye de rendre les choses accessibles. J'essaye de choisir les projets qui me semblent relativement abordables, pas forcément à une grande écoute mais... Bien sûr, je ne vais pas aller taper dans des choses qui vont être peut-être trop obscures... Comment dire ?... J'aime bien cette idée qu'on puisse faire écouter les musiques que je présente à tout le monde.

LVDS : On te sent militant, activiste musical revendiqué.

FG : Je donne des pistes et les gens font leur choix. Bien sûr, il y a aussi un parti pris, c'est évident.



LVDS : Quand on écoute *Archeophony*³ ou *The Totemist*⁴, on se réjouit que de tels projets

³ AKU1027 – Raed Yassin - Archeophony

⁴ AKU1023 – Ak'chamel, The Giver of Illness – The Totemist

existent et que cela se diffuse. Qu'est-ce qui sous-tend ton choix de produire tel ou tel artiste ? Comment choisis-tu les projets ? Ce sont eux qui t'arrivent ou tu démarches les artistes ?

FG : Il y a les deux. Bien sûr, j'ai commencé au début à démarcher, parce que le label n'avait pas encore de place dans le paysage. Maintenant, de plus en plus, les artistes m'envoient leurs projets ou ça passe par les réseaux dans lesquels j'évolue. C'est vrai que le réseau d'Alan Bishop, de Sam Shalabi, de Maurice Louca⁵,... Ce sont des gens qui se connaissent, avec Praed (Raed Yassin et Paed Conca), avec Tamayugé (Maya Kuroki et Tamara Filyavich), et avec d'autres... C'est la scène égyptienne qui a des connexions avec les Etats-Unis et le Canada, Montreal etc... C'est un tissu très très dense et riche de productions.

Après, mon travail perso est plus dans la recherche... Dans la recherche de choses un peu plus anciennes ; ou bien, comme avec le recueil *Seitō*⁶, autour d'une scène particulière. Je suis plus dans ces optiques-là, à l'heure actuelle.

Mais c'est vrai qu'il y a pas mal de projets qui me tombent dessus en ce moment.

LVDS : Et les artistes ont conscience de ta démarche et de ton axe éditorial ? Ils y souscrivent ?

FG : Oui, parce que souvent ceux qui viennent à moi savent ce que je fais. Bien sûr, je reçois toutes sortes de sollicitations mais les vraies propositions sérieuses viennent de gens qui savent à qui ils s'adressent. Ils estiment que ça peut fonctionner.

Il est important qu'ils adhèrent au projet, sinon, cela ne marche pas. Il faut se comprendre. Et ça se fait naturellement. Quand je propose le projet, quand je montre ce que nous faisons, ils voient qu'il y a une certaine esthétique. Après, les gens s'y retrouvent ou ne s'y retrouvent pas... Et il est déjà arrivé que des artistes n'y adhèrent pas. Donc, oui, ça compte.

LVDS : Il y a un son Akuphone ? Ou quelque chose qui définit ton identité ? Quand tu entends un

⁵ Artistes multiprojets, trio de The Dwarfs of East Agouza / AKU1008 – Rats don't eat synthesizers / AKU1021 – The Green Dogs of Dashur

⁶ AKU1016 – Seitō : in the beginning, woman was the sun

projet, tu te dis «ça c'est pour nous» ? Ou pas forcément ?

FG : Ça, c'est un peu au public de le dire. Mais, je pense que oui. Il y a quand même une certaine direction esthétique. Et, étant donné que je suis le seul à m'en occuper, mes goûts se retrouvent forcément là-dedans. Donc... Oui ! (rires)



LVDS : On parlait de défrichage, de rendre accessible certaines musiques. Avec tes dernières sorties, de Innéisme à The Rootsman, en passant par Exterior Lux, tu jongles avec des projets très différents, tu brasses très large, en mode «grand écart».

FG : Comme je viens de le dire, la direction est basée autour de mes choix personnels et de mes goûts. C'est évident. Et j'aime bien l'idée de surprendre et de ne pas faire les choses qu'on attend de moi. Si on est toujours dans la même esthétique, je trouve ça relativement ennuyeux. Même si c'est quelque chose qui pourrait passer pour de la musique de *spécialiste* ou *spécialisée*. Mais ce n'est pas mon envie. Je veux amener plus de choses et ça peut donner effectivement cette image d'un grand écart.

Le projet avec The Rootsman⁷ part un peu de Muslimgauze dont je suis un énorme fan. Ils ont fait une poignée d'albums en collaboration. Je trouve que ça fait vraiment partie des meilleurs albums de leurs discographies, à chacun d'eux.

⁷ AKU1030 – The Rootsman – Essentials 1996-1998

Avec un de mes autres projets⁸, j'ai commencé par rééditer en vinyle leurs albums communs⁹. Mais, bref, pour Akuphone, je cherchais à faire une compilation autour de ses premiers enregistrements solo, une sorte de dub orientalisante, faite au milieu des années 90. Ça sonne vraiment bien et il était intéressant de le mettre en parallèle avec ce qui peut se produire actuellement : alors qu'il y a une recherche sur l'esthétique des sonorités du monde arabe et puis ce côté revival des années 90. Et il y a cet aspect dub qui me plaît. Donc je me suis dit que ça collait, qu'il était intéressant de le faire maintenant.

Pour **Exterior Lux**¹⁰, c'est venu avec Vincent Epplay. Je l'avais déjà rencontré à deux-trois occasions. Mais on n'avait jamais parlé de faire un disque ensemble. Et un beau jour, j'ai reçu un e-mail de sa part me proposant le 3^{ème} album de leur formation, étant donné que le label anglais avec qui ils bossaient avait arrêté son activité. J'ai été ravi de pouvoir sortir ce projet. Il est vraiment super abouti, un mélange jazz, dub, musique concrète, avec un esprit punk. Ils m'ont amené le projet tout entier : la musique, la pochette, les clips, le texte,... Tout était organisé. Et du coup, ça s'est fait assez rapidement. On prépare d'ailleurs leur prochain album qui sera en partie en collaboration avec Jah Wobble, dont je suis, là encore, un énorme fan. C'est en préparation et ça va être super bien.

LVDS : Et **Innéisme**¹¹ ? Tu présentes le projet ainsi : *«inspiré par la grammaire universelle de Noam Chomsky, il fait référence à la capacité innée de l'homme à développer le langage. C'est que l'anglais, l'occitan, le patois français, l'hindi, le pygmée ou le français cohabitent sur ce disque, se juxtaposent sur des rythmiques et des rythmes qu'on jurerait issues d'une tradition primordiale fantasmée (...) mêlant rites asiatiques et free jazz, errements électroniques et percussions traditionnelles»*. Quel programme ! Sans l'écouter en ligne, on aurait du mal à imaginer le rendu.

FG : Damien (aka My Jazzy Child) est un ami

⁸ Via Parigi... on l'évoque un peu plus loin

⁹ Ça commence avec Muslimgauze meets The Rootsman – Amahar (VUA01LP)

¹⁰ AKU1026 – Jac Berrocal, David Fenech, Vincent Epplay – Exterior Lux

¹¹ AKU1028 – My Jazzy Child – Innéisme

d'amis. On se connaît depuis un moment. Cela faisait un certain temps qu'il n'avait plus fait de musique. Et il a monté ce projet : il sample pleins de musiques différentes, de pleins de pays et il recompose des morceaux qui sont relativement courts, presque comme des chansons. Il y a quelque chose de très pop là-dedans, alors qu'on part de sons ethno. C'est brillamment fait. Il a tout reconstruit. C'est assez éloigné de ce à quoi on pourrait s'attendre pour un album conçu uniquement à partir de samples. C'est vraiment un de mes disques préférés du label. Je trouve qu'il s'écoute vraiment de bout en bout très facilement. Il reflète bien la richesse culturelle que j'essaie de mettre en valeur : des musiques de tous types de pays, de tous types d'époques. Et il y a pas mal de samples de musiques traditionnelles françaises, de voix françaises : il est intéressant aussi de creuser dans ce coin-là et de ne pas avoir toujours les yeux rivés vers le bout du monde.

LVDS : Et King Gong ? Lui, on le connaît bien, on a eu des disques entre les mains et on en a toujours. Il en a sorti sur pas mal de labels différents. Qu'est-ce qui t'a amené à le rééditer ? Parce que ses disques, j'imagine, sont encore trouvaables...

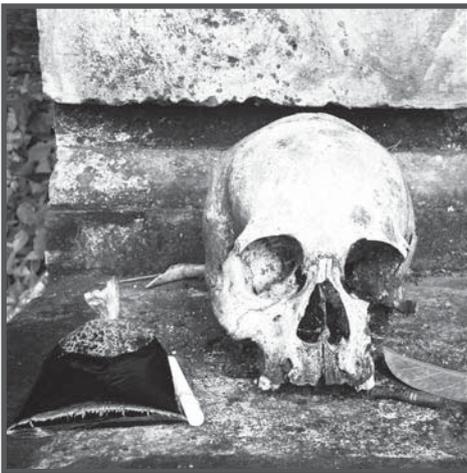
FG : Il y a certains enregistrements qui se retrouvent sur des CD de Sublime Frequencies, sortis il y a assez longtemps. Mais globalement, on a sorti des projets qui n'existaient pas. C'est vrai que certaines choses se recourent. Sur le Laos, il doit avoir 30 ou 40 albums, on pourrait croire que ce sont un peu les mêmes projets. Mais, finalement, ce ne sont pas les mêmes enregistrements, bien qu'on puisse un petit peu les confondre. Et ces projets de musique du Laos sont les seuls disques où il s'agit de field recording pur et dur. Dans les autres projets que l'on a faits ensemble¹², il travaille, il remanipule ses enregistrements et en refait quelque chose de différent. On est là dans quelque chose qui est purement inédit.

LVDS : En parlant de field recording à vocation ethno, un de tes disques est consacré à la musique liée à des rites funéraires en Indonésie,

¹² AKU1006 – King Gong – Tibetan Buddhism Trip / AKU1019 – King Gong with Li Daiguo – Dali-China

avec des orchestres de gamelan¹³. Ce sont des enregistrements faits par un ethnomusicologue italien, Vincezo della Ratta. C'est énorme ce truc !

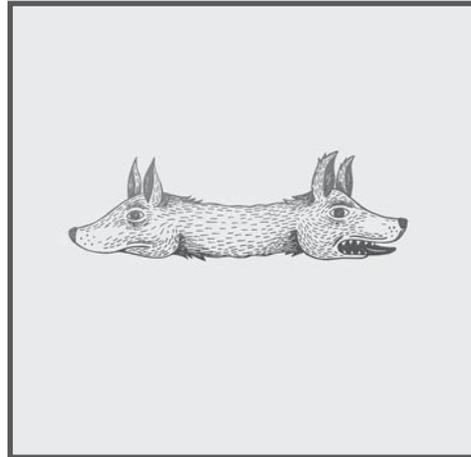
FG : Ouais, ça a été une des meilleures ventes du label, pour pas mal de raisons. Principalement du fait que le gamelan est sans doute la musique asiatique traditionnelle la plus connue en dehors de ses frontières. Il y a aussi ce côté frénétique, vraiment rentre-dedans, où ça prend. Et la pochette appelle... Comment dire... La curiosité !



LVDS : Quand on a tes disques en main, on sent vraiment ton côté collectionneur. C'est vraiment une démarche à toi, quelque chose à laquelle tu tiens : l'objet, la valorisation de la musique, la reconnaissance du label ? Tu parles souvent de la qualité des pochettes, comment cela peut attirer les gens...

FG : C'est vrai que pour moi c'est important parce que, à la base, j'essaye de vendre des musiques qui ne sont pas connues. Il faut donc qu'il y ait une pochette qui éveille la curiosité, sinon on est un peu perdu. Je pense qu'il faut séduire le public par ce biais-là. Et j'ai quand même un grand attachement à l'objet. J'essaye de produire des supports de qualité. C'est sans doute mon côté collectionneur qui se retrouve là-dedans. J'attache une grande importance aux pochettes. Et dans la foulée, j'édite des cartes avec les liens de téléchargement à l'image de chacune d'entre elles. J'imprime également des cartes postales

sur le même modèle. Il y a un petit côté promo : je les glisse avec les commandes faites en direct sur mon site, en mode exclusivité. Je sais que pas mal de disquaires ont gardé ces cartes postales et des fois ils les accrochent derrière leur comptoir... c'est un petit clin d'œil au label, c'est plutôt sympa.



LVDS : Tu parlais des réseaux, d'Alan Bishop etc... Quelle place tu te fais dans le panorama de la production musicale, je veux dire au moins européenne. Les artistes que tu signes sont aussi sur d'autres labels – pour ceux que je connais le mieux, Sam Shalabi apparaît chez Unrock, Karl Records, mais aussi chez Constellation. Ce doit être le cas pour d'autres sûrement aussi... Raed Yassin... Bref, quelles relations as-tu avec les autres labels ?

FG : Ça dépend. On peut citer le label Discrepant, avec qui on a beaucoup de références, d'artistes en commun. On va dans une même direction. On défend la même chose. Donc, généralement, on ne se prend pas la tête parce qu'on est dans des esthétiques relativement ouvertes. On est tous très contents de pouvoir travailler ensemble, de s'entraider. Je travaille aussi avec Hisham¹⁴ de Sublime Frequencies. Pour répondre à ta question, je considère Akuphone comme une sorte d'enfant de Sublime Frequencies. C'est vraiment un label qui m'a beaucoup influencé. Avec d'autres labels comme Celluloïd, Crammed, dans cet esprit d'avant-garde world. Je me retrouve complètement là-dedans. C'est un

¹³ AKU1007 - The Gamelan Of The Walking Warriors

¹⁴ Hisham Mayet cofondateur de Sublime Frequencies avec Alan Bishop

peu un mix de tout ça, avec une fascination pour les labels ethno comme Lyrichord ou Ocora, ou d'autres... Ces superbes documents qu'on avait vraiment les moyens de mettre en place à l'époque, envoyer des équipes entières enregistrer aussi loin... Bien sûr, ça participait aussi d'un élan colonialiste, mais c'est dans l'idée qu'il y avait les moyens mis pour découvrir et tenter de rendre accessibles ces enregistrements. Moyens qu'il y a beaucoup moins et que des petits labels... Enfin... Aujourd'hui ce sont des entreprises privées qui se chargent de ce genre de choses, comme Sublime Frequencies. Ou Akuphone avec quelques petites références. C'est une sorte de suite de tout ça, mais avec une autre vision. J'essaie d'apporter une esthétique un peu différente à ces projets traditionnels, justement, pour ne pas que ce soit un copié-collé de ce qui se faisait avant.

LVDS : Tu communique avec ces labels ? Vous vous connaissez ?

FG : Oui, bien sûr. Après, on a plus ou moins de rapports suivant les affinités personnelles... Globalement, il n'y a pas de concurrence entre nous.

LVDS : Tu es engagé dans d'autres projets ? Tu fais de la distribution ?

FG : En fait, avec des potes, je fais de la distribution dans une boîte qui s'appelle Outre National Distribution. C'est un petit distro qui fonctionne avec des labels très pointus (dont Sublime Frequencies), avec lesquels on est un peu les seuls à travailler. On a réussi à faire notre réseau comme ça.

Et puis, on a deux autres labels où j'ai la direction artistique. Cela nous permet de faire des projets différents. Il y a un label qui s'appelle Via Parigi qui est plutôt dans la réédition ou l'édition de choses assez expérimentales, un peu plus pointues, avec un côté défricheur. Et l'autre qui s'appelle Outre National Records qui s'attelle à des rééditions de musique pop folk global, type Cheb Hasni, Henry Guédon, voilà, ce genre de choses. J'y fais les projets que je n'ai pas le temps d'éditer avec Akuphone, ou alors des projets qui pourraient ne pas forcément coller avec la ligne d'Akuphone mais qu'il me plaît de faire. Globalement, je suis assez libre dans mes choix artistiques. Et ça me permet de sortir des projets

sans avoir à investir mon propre argent, ce qui est aussi intéressant pour moi (rires).

LVDS : Comment se passe l'édition d'un disque ?

FG : Déjà, il faut bien préciser que je ne suis pas producteur. Je suis éditeur phonographique. Ça veut dire que je paye des licences d'exploitation aux artistes. Les artistes possèdent leur musique. Ils s'auto-produisent. C'est maintenant le modèle économique général pour un artiste. Il faut vraiment être énorme pour avoir un contrat avec un producteur. J'ai toujours été dans une démarche où je ne veux pas m'approprier les œuvres des artistes. Déjà, je n'en ai pas les moyens et je n'ai pas forcément aussi envie d'avoir des contrats qui pourraient nous lier à vie. Pour différentes raisons. Il y a en jeu le principe de liberté des deux parties. Et puis c'est mon modèle économique. Pour produire un album enregistré, avec plusieurs musiciens il faut avoir des financements : ça coûte généralement entre 30.000 et 50.000 € et il n'y a pas moyen de récupérer cet argent-là avec les ventes. Donc, il faut ensuite faire tourner les artistes et avoir son pourcentage sur les tournées. Ça devient tout de suite énorme et c'est compliqué. Moi, je ne peux pas le faire.

Je signe donc des licences d'exploitation. Et on voit quelles quantités on sort : 300, 500 ou 1000. Les artistes veulent avant tout que le disque sorte. Si on en fait 500 et qu'on les vend en 2 mois, alors bien sûr, on peut en fabriquer 500 derrière. Par expérience, je sais qu'il faut quand même faire attention aux quantités.

Globalement, le business évolue beaucoup. On ne vend pas autant de disques qu'avant. C'est-à-dire que le volume total de disques qui sort est plus important mais on en sort moins, de manière générale. En gros, ça s'est quand même un petit peu tassé, quoi. Ce n'est pas parce qu'il y a une explosion des ventes de disques que les petits labels sont dans une phase de progression. C'est parce qu'il y a plus de nouveaux petits labels ou de majors qui ont recommencé à fabriquer des disques. Faut jongler ! Pareil avec les histoires de pandémie et de tout ça... Le business s'est écrasé. Ça a repris mais il faut être vigilant. Parce qu'avoir du stock... J'ai eu un peu trop de stock sur les premières références, j'étais assez ambitieux sur les quantités et, en fin de compte, c'est de l'argent bloqué. Avoir des stocks de disques, c'est quand même un enfer :

un enfer à bouger, un enfer à stocker. Ça prend énormément de place. C'est aussi pour cela que j'ai déménagé de Paris : pas de place, pas de moyen d'avoir tout ça ici !

LVDS : Le vinyle est ton principal support. Mais tu sors aussi des albums en CD et en K7 ? Quelle importance leur donnes-tu ?

FG : Cela se fait par rapport au public. Le choix se fait suivant les possibilités de vente derrière. Initialement, j'étais dans l'idée de tout sortir en vinyles et CD. Mais le CD s'est quand même bien éclaté depuis un certain temps, bien qu'il revienne un petit peu... Le CD, ça marche pour les rééditions mais cela ne marche pas très bien pour des artistes contemporains.

Je le faisais principalement pour le marché japonais et le marché américain. Mais mes distributeurs prennent moins de quantité. Avant ils prenaient 250 CD pour chaque titre, les américains pouvaient peut-être éventuellement en sortir 500 ou 1000. Là maintenant, ils n'en sont plus qu'à 100.

Pour l'édition d'un projet assez expérimental, j'aurais tendance à le sortir en K7 parce que je pense que c'est le format qu'il faut. Si c'est un petit tirage, par exemple à 100, ça peut être intéressant.

Je propose aussi un système de CD faits à la demande. Ce sont des CD-R officiels que je fais à la demande, que je tamponne, que je numérote. Je fais cela par exemple pour les albums qui n'étaient pas disponibles en CD dans le catalogue. Et ça marche plutôt bien.

LVDS : Dust-to-Digital, le label américain que tu connais sûrement, qui avait une identité attachée à l'objet, avec des livres-CDs superbes, vient de sortir sa dernière compil' - *Excavated Shellac* – uniquement en numérique. On a donc des labels qui, finalement, se disent «on va se passer de l'objet. On bascule en numérique.». Qu'en penses-tu ? Tu maintiens le support physique ou tu te dis qu'à un moment ou à un autre, on va y arriver ?

FG : Je suis vraiment dans une recherche justement là-dessus, pour donner une nouvelle manière de communiquer la musique. Je diffuse en digital, bien sûr. Et je propose aussi un système de cartes USB qui permettent de mettre plusieurs albums sur le même support. Ça permet de faire

un entre-deux entre le dématérialisé et l'objet. Si tu perds ton disque dur ou si tu le fais tomber, si t'as pas fait de sauvegarde, tu as perdu toutes tes données, tout ce que tu as acheté sur Bandcamp ou ailleurs... Voilà, c'est l'idée de la carte. Et ça ne coûte vraiment rien à envoyer.

Le vinyle ne va pas disparaître. Les collectionneurs de disques ne s'arrêteront pas de collectionner des disques ou d'en acheter, au-delà des effets de mode. Il y aura toujours une sorte de vivier. Mais, globalement, le digital prend la plus grosse partie du marché de la musique. Tout semble aller dans cette direction. Il y aura peut-être du vinyle mais ça va être des éditions très limitées et chères. Et ça s'adressera vraiment à une élite... Enfin, à une élite... Voilà, je ne sais pas comment on l'appelle... Mais ça s'adressera aux gens qui en auront les moyens parce que... C'est ce que déjà ont annoncé certaines majors.

Récemment, certaines usines ont augmenté leurs prix de 35% pour la fabrication d'un disque. Donc, imagine, sur certains labels, un disque simple, en hors taxe, ça peut sortir à 17€. Ça veut dire qu'une boutique va le payer 21€ TTC. Donc, il faut forcément qu'elle fasse à peu près fois deux, fois deux et demi. Alors on se retrouve avec certains disques à 35 balles pour un simple. Et ça commence déjà, en fait. Sur certains labels américains avec de petites éditions, ça coûte de plus en plus cher.

On va tendre vers ce genre de choses et moi-même, je suis obligé d'augmenter mes prix parce que tout augmente, en fait... C'est vraiment l'inflation et, effectivement, en faisant de moins en moins de copies, les marges se réduisent de plus en plus, alors que les coûts de fabrication augmentent. Il est inévitable que les disques coûtent plus cher à terme. A Londres, c'est déjà le cas. A Londres, un simple se retrouve à 30 livres. Chez Rough Trade ou des boutiques qui marchent bien.

LVDS : A une époque, tu avais proposé des souscriptions pour les sorties à venir...

FG : Oui, au début il y a eu une souscription pour des disques qui n'étaient pas encore sortis : 10 vinyles, 5 vinyles ou 3 vinyles. Ça a bien marché. Les gens ont super bien répondu. C'était vraiment le parti pris de faire confiance sur la suite. Et ça m'a permis d'avoir un peu de trésorerie sur le moment. De toute façon, on voit que les gens ont envie de soutenir, de faire en sorte que les choses soient possibles.

LVDS : Je reviens aux disques que tu as sorti récemment. Je pense particulièrement à **Wujudat**¹⁵. Quand on parle de passation, de sauvegarde, de mémoire, il est vraiment exemplaire de ta démarche, mêlant *global* et *actuel*. Les deux artistes ont retravaillé des sons du Congrès de musique arabe du Caire (1932) dans une angoissante mise en scène de 2120, où l'abolition de la musique est à l'œuvre. Les sons de plus de 30dB sont interdits, des détecteurs de bruit sont postés partout et la société est sous surveillance en permanence. Et une jeune femme trouve une K7 ! Ce projet t'est arrivé par hasard ou alors tu es allé le chercher en te disant «ça, c'est vraiment nous !» ?



FG : Là, pour le coup, ce sont les artistes qui sont venus me voir. Ils connaissaient l'univers du label et ils se sont dits – à juste titre – que ça pouvait complètement coller. Le projet et le concept m'ont vraiment interpellé. Et je me suis dit : c'est exactement le label ! Cette idée, cette dystopie, cette angoisse par rapport à ce qui pourrait se passer dans le futur, cette connexion entre le présent, le passé et le futur. Je trouvais ça vraiment intéressant. Et on l'a sorti en K7 car on n'est pas dans une recherche de diffusion ou dans l'attente d'une écoute particulière. Il y a cet aspect de musique très lo-fi, peut-être un peu difficile d'accès. C'est quand même assez déstructuré.

¹⁵ AKU1032 – ABADIR & Pie Are Squared - Wujudat

LVDS : Et la réédition sur CD-R, par exemple, pour ce genre d'œuvre, si tu reçois une commande, tu l'édites au coup par coup ? Ou alors, tu réponds qu'il n'est pas accessible ?

FG : Oui, oui, c'est ça. Quand je le signale sur le site internet et que je le propose, je le fais sur commande.

LVDS : Tu te déplaces, tu voyages, tu vas chiner ?

FG : Ça dépend de mes moyens. Il y a eu un moment où je l'ai fait un peu plus. J'y ai vraiment mis beaucoup d'énergie, beaucoup d'investissement. J'utilisais mes congés, je me débrouillais. J'avoue que depuis que je suis plus ou moins à 100% sur le label, je n'ai plus les mêmes fonds qu'avant. Donc, là je voyage un peu moins qu'il y a quelques années.

Il faut quand même remarquer que, pour ce qui concerne les recherches, une grande part de ma collection a été achetée en France ou en Europe. Et notamment à Paris, parce qu'on est dans un endroit qui brasse tellement de choses. Ou bien si tu vas aux Pays-Bas, tu peux trouver des disques indonésiens dans pratiquement toutes les boutiques. En France, du fait de son histoire et de son passé, il y a beaucoup de disques de différentes cultures. On en a pressé beaucoup. La musique algérienne a beaucoup été produite en France, finalement, que ce soit en 45 tours ou en K7. Comme aussi beaucoup de scènes de pays d'Afrique qui ont eu une grosse part de leur production ici. Donc c'est vrai que ça permet quand même de trouver plein de choses.

LVDS : Pour promouvoir tes sorties, quels sont tes canaux de diffusion ? Ton site internet ? Tu as ton propre réseau de disquaires ?

FG : J'avais déjà quelques contacts avant de me lancer. Et j'ai quand même fait un très gros travail de démarches commerciales auprès des disquaires. En France et en Europe. Il m'est arrivé maintes fois d'aller jusqu'à Berlin avec la voiture remplie de disques et de faire toutes les boutiques entre Paris et là-bas. Pareil jusqu'à Hambourg, jusqu'en Slovénie, en Italie ou en Espagne. Donc, le tissu des disquaires, je le connais quand même bien. Les gens sont assez ravis de me voir débarquer comme ça avec des disques. J'ai eu pas mal de bons retours, dans le sens où ça ne se faisait plus vraiment, quoi,

des labels qui démarchaient de cette manière-là. Et c'était aussi l'occasion de chiner dans les boutiques, de trouver pas mal de choses par ce biais-là. De toute façon, la distribution est le nerf de la guerre. Sortir un disque, c'est relativement facile, quand tu en as un peu les moyens. Mais les vendre, c'est une autre histoire. J'avais déjà des contacts avec les distributeurs américains, japonais, anglais, etc... Donc je savais à peu près où j'allais. Le tissu, le réseau, je le connais bien. Mais ça a été un travail de plusieurs années.



LVDS : Il faut une grosse énergie, une bonne dose d'optimisme pour se dire « j'y vais, ça va marcher ! » Et du coup, en lien avec la diffusion, quand les artistes font des concerts ensuite, toi, tu ne t'occupes plus d'eux ? Toute la partie touring, c'est leur business... ?

FG : Ça dépend. Ça, c'est encore autre chose. Normalement, je ne le fais pas. Sauf, par exemple, avec Ko Shin Moon¹⁶, le tout premier groupe actuel que j'ai lancé, avec qui j'ai travaillé depuis le début ... donc là, par exemple, je leur ai trouvé des dates. Les tourneurs m'ont contacté pour que je les mette en relation avec eux. Mais c'est vraiment un autre boulot qui est super compliqué. Je l'ai déjà fait et je me suis un peu brûlé les ailes, à perdre pas mal d'argent : tu promets des sommes aux artistes et si le public n'est pas au rendez-vous, bah, c'est pour ta poche et du coup... Bon... Je peux organiser une release party pour la sortie d'un disque, mais je ne vais pas être dans une recherche pour trouver des dates, c'est trop compliqué. J'organise des soirées DJ, dans un registre plutôt musique orientale et Afrique du Nord. Je joue ce genre de musiques et j'ai des connexions avec des lieux,

avec des salles, mais ça s'arrête à des invités DJ. Le live, ça demande beaucoup trop d'énergie.

LVDS : A ce propos, tu peux nous parler de cette activité de DJ et des soirées estampillées Akuphone ?

FG : Je suis DJ selecta. Je ne suis pas souvent dans les festivals ou les trucs comme ça, mais j'avais mes petites dates assez régulières, de l'ordre d'une à deux fois par mois au moment où ça marchait bien. J'ai un peu tourné, je suis allé jusqu'à Moscou, en Slovénie, en Tunisie, au Maroc, bien sûr en Suisse ou en Belgique un peu plus proches. Ça s'est un peu écrasé depuis le COVID, mais oui, avant cela, j'étais dans une dynamique où j'organisais pas mal de soirées, notamment celle autour de la musique du Maghreb : Belleville Habibi qui est devenue Belleville Fi Galbi. Avec celle-ci, j'avais fédéré un bon public. C'était effectivement MA soirée et je la faisais de manière régulière. Je viens tout juste de la relancer le 18 novembre dernier, à Paris, au



¹⁶ Album éponyme pour le premier LP (AKU1005). Il sera suivi de deux autres en 2019 et 2020.

Punk Paradise¹⁷. L'idée est de la continuer, de la faire tourner dans d'autres villes ; elle fonctionne bien et j'ai vraiment matière à proposer dans ce registre.

Ces soirées me permettent de jouer mais il y a aussi l'idée d'avoir plusieurs sources de revenus pour le label. Parce que l'édition de disques, ça a vraiment ses limites. Donc, avec les soirées, j'arrive à faire rentrer un peu d'argent. Elles ne demandent pas beaucoup d'investissement. Et ça permet de diffuser, de partager la musique d'une autre manière, en direct, face aux gens. Toujours à l'image du label, en proposant des soirées qui changent un peu de ce qu'on peut entendre partout ailleurs.

LVDS : Il y a bien cette logique Asie - Moyen-Orient dans ton label. Est-ce qu'il y a d'autres scènes qui t'attirent, sur lesquelles tu n'as pas encore travaillé ? Tu as des projets en stock, des sorties prochaines ?

FG : Oui. Je suis toujours dans une recherche de choses que je ne connais pas. Rien que pour moi, déjà, personnellement. En ce moment, je travaille à une compilation sur le Népal des années 70, un mélange de musiques pop-folk, un peu psyché des fois, avec des B.O. mais aussi un peu de musiques rituelles. Je sais que cela n'a jamais été documenté. Je suis pas mal là-dessus en ce moment. Il y a d'autres scènes sur lesquelles j'ai envie de travailler, c'est sûr. La scène islandaise, par exemple. Ou la Corée du Sud où il se passe beaucoup de choses musicalement. En Asie de l'Est, en Chine, à Taiwan, en Indonésie. Oui, il y a encore beaucoup à découvrir ! ///

¹⁷ XI^{ème} arrondissement / Oberkampf